



Petit Courrier des Dames,

Journal des Modes.

MODES.

Voici arrivé le moment où la femme qui passe devant vous, traverse la rue où vous êtes, s'arrête en face du magasin que vous regardez, n'en reste pas moins une femme indéfinissable à vos yeux ; car les manteaux ont reparu avec toutes leurs défaveurs ou leurs privilèges, et opposent leurs épaisses draperies aux plus pénétrantes observations. Le moyen de deviner une femme à travers les plis qui la dissimulent depuis le menton jusqu'au bout des pieds, et la placent comme dans une forteresse inaccessible aux atteintes de la curiosité ? Il faut au moins un fossé à traverser, ou le marche-pied d'une voiture élevée à gagner, pour espérer entrevoir un coude-pied ; et tous les autans déchaînés auraient peine à dessiner les formes d'une femme, lorsque son grand manteau

à larges plis, à long collet enveloppe sa taille et résiste aux ondulations que devaient produire les zéphirs, comme s'ils avaient été inventés par une mode jalouse. Quoiqu'il en soit, le manteau a ses commodités, ses *conforts*, à tel point qu'il semble ne plus devoir se départir de nos modes. C'est encore un genre de *chez soi*, où, grâce à l'espèce d'*incognito* dont il vous environne, vous portez plus à l'aise vos pensées et vos démarches. On entoure ses bras dans son manteau; on le croise sur la poitrine, on l'avance vers ses joues; le voile du chapeau fait le reste, et on longe les boulevards, les Tuileries; on vient, on attend, on rencontre, on arrive, on s'arrête, et l'on revient sans qu'un regard importun, une prévenance indiscrete, une reconnaissance intempestive aient troublé un seul instant vos projets, parce que vous aviez un manteau, et que toutes les femmes se ressemblent trop quand elles ont un manteau pour qu'on ose en reconnaître une seule.

Les tissus, les nuances que l'on emploie le plus cet hiver pour cet usage sont si variés, qu'on ne saurait indiquer les plus à la mode. Les plus nouveaux sont avec des dessins assez étranges, de grands ramages serpentant sur des fonds rouges ou bruns. Les raies se portent toujours beaucoup; elles sont alternativement brochées et unies, de deux couleurs différentes. Dans les raies brochées se trouvent souvent des dessins de plusieurs nuances mélangées. Les manteaux unis, encadrés dans une broderie riche qui entoure également le collet, se voient plus dans les voitures que dans les promenades à pied. L'usage des manteaux sans envers, dont nous avons parlé, semble être accueilli avec faveur. Ils sont parfaits pour négligés. On fait des manteaux à larges manches à la polonaise; mais ils ne conviennent que pour visite ou toilette de caprice; car pour cet objet la forme la plus simple est reconnue la plus utile. Nous voyons presque également des manteaux avec ou sans franges autour des collets.

— Nous observerons cependant, pour tenir nos abonnés étrangers au courant de tout ce qui est mode, que le luxe des schalls n'a point à souffrir du goût des manteaux. Rien ne saurait faire renoncer à ce genre d'élégance, qui est le véritable cachet du bon ton, soit pour la richesse de son choix, ou la manière dont il est porté. Une femme roule son cachemire sous son manteau, le garde sur une épaule dans sa loge, s'en enveloppe pour traverser la salle de bal qu'elle va quitter. Une femme aime toujours à avoir des schalls, parce que des schalls seront toujours de mode, d'utilité, et que si les manteaux ont l'avantage, pendant quatre

mois de l'année, les schalls reprennent leur suprématie pendant toutes les autres saisons.

—On est disposé à employer beaucoup de blondes dans les costumes de soirées. Les mantilles sont un ornement indispensable à toutes les robes de crêpe ou d'étoffe. Sur les robes en satin et en velours on porte déjà beaucoup d'écharpes en blonde. Au bas des robes en crêpe on met pour garniture une blonde cousue au bord de l'ourlet, ce qui est charmant et d'une élégance ravissante.

—Les plumes sont quelquefois nuancées de deux couleurs différentes. Sur des chapeaux en velours noir, des plumes vertes et des rubans verts sont de bon goût.

—Beaucoup de berrets en velours se font remarquer à nos grands théâtres. Sur les uns deux oiseaux de paradis s'inclinent en sens opposés, l'un couronne la tête, l'autre retombe vers le cou. Sous la passe du berret s'attache souvent une longue et belle plume qui remonte vers le fond, et retombe en spirale. Le velours ponceau ou vert s'emploie beaucoup pour berret.

—Des chapeaux en velours vert, forme ronde, petite et inclinée, ornée d'un *plumet russe* blanc, sont très-jolis.

—Les chapeaux négligés n'ont que des nœuds, en rubans. En général les bavolets sont très-courts sur la nuque, où la passe, à cet endroit, est extrêmement étroite.

—On voit beaucoup plus de voiles sur les chapeaux que de blondes cousues au bord.

— Sous les chapeaux on met de petits bonnets en blonde garnis d'une double rangée de blonde unie tuyautée. Ces bonnets vont bien avec les cheveux en bandeau.

—Ce même genre de bonnet, porté chez soi en négligé, est devenu une mode générale. On ne met qu'un seul très-petit nœud d'un côté. On écarte beaucoup la ruche des deux côtés, pour qu'elle fasse bien l'auréole.

—On porte au cou, en guise de ruche, des petites cravates en tulle brodé qui ressemblent à de petites écharpes. Les bouts sont richement brodés.

LE DERNIER JOUR

de la Vie de Garçon.

« ENFIN le jour solennel est arrivé !

» Je suis levé dès six heures du matin ; je n'ai presque pas dormi. Je ne puis tenir en place... Que ferai-je jusqu'à onze heures, où je dois aller chercher ma fiancée ? Lire, c'est impossible ; dessiner, peindre, c'est impossible aussi... Penser à elle... ah ! je ne fais que cela... mais cela me fatigue et ne me distrait pas. — Après m'être habillé, je parcours mon logement où je suis seul encore ; j'examine si rien ne manque. J'espère qu'elle s'y trouvera bien. Ce logement que j'occupe depuis quatre ans me rappelle involontairement mille épisodes de ma vie de garçon... Cette chambre... ce petit salon... ont vu plus d'une femme... J'ai reçu bien des visites... Lorsqu'on m'avait promis de venir déjeuner, ou de venir passer la journée avec moi, avec quelle impatience je comptais les minutes, jusqu'à l'heure du rendez-vous ; combien je craignais qu'un importun ne vînt sonner à la place de celle que j'attendais !... Sur ce canapé, que de sermens, de baisers, de promesses !... et comme tout cela s'oubliait vite !... Ah ! j'étais aussi bien heureux dans ce tems-là.

» Eh ! mais... j'y songe... toutes ces lettres que je recevais alors, je ne les ai pas brûlées, elles sont dans une cassette sous mon bureau. J'ai eu souvent du plaisir à les relire : mais si Eugénie trouvait cela... Ah ! brûlons ! brûlons tout !... A quoi bon les garder maintenant ?

» Je tire la cassette qui renferme les billets-doux ; je l'ouvre... elle est bourrée de lettres ! Il y a des dames qui aiment tant à écrire !... Les unes parce qu'elles écrivent bien, les autres parce qu'elles le croient ; quelques-unes seulement parce qu'elles nous aiment. Je prends toutes ces lettres, je les porte dans une cheminée... je les entasse... mais avant d'y mettre le feu, j'en ouvre une... puis une seconde... j'en prends ensuite une autre... Chacune me rappelle une époque... un jour de ma vie. C'est singulier, comme le tems passe au milieu de ces

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N^o. 2. près le passage de l'Opéra
 Chapeau en Velours. Robe en Crêpe velouté Manches et Echarpe en
 Blonde des M^{rs} de M^{re} Violard rue de Choiseul N^o. 2. Bis.

vieux souvenirs... Neuf heures sonnent : je lisais encore... Je n'ai plus d'amour pour ces dames ! Mais ce sont mes derniers adieux à la vie passée.

» J'ai mis le feu à tout cela, non sans laisser échapper un léger soupir. Enfin les amours du garçon ont brûlé, il n'en reste qu'un peu de cendre!... Il n'en restera pas plus de tous les biens, de toutes les merveilles de la terre !

» Voilà des pensées bien sérieuses pour un jour de mariage... mais elles m'ont servi à passer le tems, et c'est quelque chose. D'ailleurs, les extrêmes se touchent : plus on est au comble du bonheur, plus l'âme est disposée aux impressions de la mélancolie. Un épicier qui pèse du sucre, ou un facteur qui porte ses lettres, n'a pas de ces émotions-là.

» Cette fois, tout est bien vu, bien examiné... il ne reste plus rien en ces lieux qui puisse offenser les regards d'Eugénie... non... Elle peut y venir, y regarder en maîtresse ; désormais, en fait de femmes, il n'entrera plus ici que celles qu'elle voudra bien recevoir.

» Il est tems de m'occuper de ma toilette... Pourvu que les voitures ne se fassent pas attendre!... Mais quelqu'un entre chez moi... Ah ! c'est mon portier et sa femme... Ils tiennent un gros bouquet. Est-ce qu'ils croient que je vais le mettre à ma boutonnière ?

» Le mari s'avance d'un air gracieux et va pour parler ; sa femme ne lui en laisse pas le tems.

« Monsieur, c'est à l'occasion de votre mariage ; nous sommes bien flattés de pouvoir vous féliciter, dans un si beau jour, en vous offrant ce bouquet et nos complimens... dont ces immortelles sont le gage de votre bonheur, qui durera éternellement. »

» Pendant que sa femme a débité cela, le portier a essayé de glisser quelques mots ; mais il n'a pas pu. Je prends le bouquet, je donne de l'argent et je les renvoie. Un jour de noces n'aurait rien d'agréable s'il fallait subir beaucoup de semblables félicitations. Enfin une voiture est en bas. Je descends rapidement devant une rangée de cuisinières et quelques commères de la maison qui sont dans la cour pour me voir, comme si un homme qui se marie avait, ce jour-là, le nez placé différemment qu'à l'ordinaire. »

(Extrait du nouveau roman de PAUL DE KOCK *.)

* Nous nous abstenons d'indiquer à nos lectrices le nom du nouveau roman de M. Paul de Kock, l'espace nous manquant pour rapporter aussi les cinq mille deux cent quatre-vingts mots de préface qu'a employés l'auteur, pour justifier celui de son infashionable titre.

LES CHAPEAUX DE CUIR.

Après la pièce, la farce. Les chapeaux culbutent les gilets et les lamas; ces messieurs n'en veulent plus. Les lamas deviennent perruques.

Car, dans le silence de ses nuits, le *Jeune-France* s'est écrié : « Le vulgaire, race de Noé et bâtard, turlupine notre physionomie osseuse et nos mœurs antédiluviennes. Transportons le siège de notre cathégorie; transportons-le des maxillaires à l'os frontal. Il y a de l'avenir dans une tête forte : décidément nous sommes coiffés. Enfonçons les boues ! »

Et puis, avec une voix grave : « Il existe un cuir, tissu imperméable, épiderme de bœuf, primitif et virginal emblème des pasteurs. La civilisation en a fait des sangles de mulets. J'en fais mon chapeau. »

Rien ne serait plus curieux qu'un livre, une *œuvre d'art*, comme disent les initiés, une histoire synchronique des révolutions successives éprouvées par la coiffure de l'école. On y verrait tour-à-tour les chevelures raides, les ailes de pigeon maudites, les occiputs rasés, les queues doctrinaires et les spirales ossianiques. Véritable chaos de faux-toupets, il il y aurait à démêler pour une vie d'homme. Cette poésie sentirait la vanille.

D'abord ce fut le bonnet grec, calotte indépendante; le romantique ressemblait à un marabout. Puis, cette mode se fit publique, faubourienne et boutique. Il y eut des calottes pour les enfans, des calottes pour les femmes. Tout le monde fut calotté. Le *Jeune-France* décampa.

Vint le rôle du camail; le camail caverneux, fantastique qui voit par deux trous, qui balotte dans l'ombre comme une chauve-souris. Les dames nuageuses, au sortir du bal, fixaient de leur œil de feu cette parade de pénitent noir; elles suivaient long-tems avec mélancolie ces têtes capuchonnées, veloutées de passions et pointues. Et la nuit, des cauchemars délicieux ramenaient le camail dans leurs songes, avec une voix d'homme, une figure d'homme, et un corps d'homme. Le camail était heureux.

Mais la révolution de juillet détrôna le camail avec la vieille dynastie : les deux diableries tombèrent ensemble. Restait le chapeau de feutre gris, parodie britannique qui frisait la république et le bon goût. Ces

messieurs l'ont tué par la forme. Sali, conquis, prostitué aux mains des agens de police et des classiques, le chapeau gris meurt. Les marchands d'habits le prennent pour rien.

Enfin parut le cuir bouilli, naturalisé au Palais-Royal par les volontaires bâvrais. Ce fut un délire chez les *Jeunes-Frances*. Voyez ! avoir l'air matelot et Néerlandais ; avoir l'air voyageur, artiste à pied qui sue, porte un sac et un album, et gobe de la poussière ; quelle étendue ! Coucher à Vaugirard, et pouvoir dire que ce chapeau a roulé du Mont-Auvert ; dire qu'on a manié des cordages, le cabestan, et monté aux huniers ! Voilà qui est beau, et neuf, et magellanique. Cela sent-il la mer ? Je connais un *Jeune-France* qui porte toujours du goudron dans ses poches.

FIGARO.

ALBUM.

— Deux étudiants ont essayé dernièrement à Berlin un nouveau genre de duel. Pour rendre les chances égales, ils se sont transportés auprès d'un malade du choléra et l'ont embrassé sur la bouche. Aucun d'eux n'ayant été attaqué de la maladie au bout de vingt-quatre heures, les témoins ont déclaré que l'affaire était terminée.

— La *Loi sur le Divorce* sera discutée dans une quinzaine de jours à la chambre des députés. En attendant, voici M. le général Sarrazin qui présente une pétition pour demander la pluralité des femmes.

— Une fille du canton de Vaud, que l'on croyait enceinte, est arrivée à Genève pour y consulter la faculté de médecine, qui a trouvé que la jeune personne avait avalé dans de l'eau un petit serpent qui a prodigieusement grossi dans son corps. On désespère de ses jours.

— Un correspondant de l'Académie des Sciences a écrit à ce corps savant qu'il a découvert le fameux dragon volant dont parle don Calmet, et il envoie un dessin soigné représentant la tête de cet étonnant animal. M. Cuvier s'avance, pose gravement ses lunettes sur un nez qui est lui-même un des phénomènes de l'histoire naturelle, et déclare avec indignation que c'est tout bonnement la figure d'une tête de cochon (*Hilarité*).

— Un duel au pistolet a eu lieu il y a quelques jours entre MM. T*** et C***. M. T***, dont l'adresse à cette arme paraît extraordinaire, après avoir essuyé le feu de son adversaire, s'est montré généreux :

« Monsieur, lui a-t-il dit, vous me devez la vie; j'espère qu'à l'avenir vous ne deviendrez plus provocateur. » Appelant alors son domestique, et le plaçant à la distance de l'adversaire, il a fait disparaître d'un coup de pistolet la pipe qu'il fumait. Puis, il a tendu la main à M. C***, en signe de réconciliation. Il paraît qu'il vaut mieux être l'adversaire que le domestique de M. T***.

AVIS AUX DAMES. — M^{me} BRAIS, rue Saint-Honoré, n° 22, a l'honneur de prévenir qu'elle continue à avoir un grand choix de Chapeaux en étoffe, à 8, 9, 10, 12, 14, 16 fr., et au-dessus. L'élégance des formes et leur fraîcheur, ne laissent rien à désirer.

— L'EAU DE NINON DE L'ENCLOS réunit de plus en plus les suffrages du public et des premiers médecins de la capitale. Elle donne la beauté, elle rafraîchit, raffermi la peau, la préserve des rides et des impressions de l'air, de la poussière des bals, des spectacles et des promenades, sans avoir les inconvénients, soit des corps gras, qui bouchent les pores, soit des eaux à odeur forte, qui dessèchent la peau. Parfaite pour les yeux, la barbe, les dents, elle tient l'haleine fraîche. L'usage journalier de cette eau, est un puissant préservatif contre l'air contagieux. Elle se vend toujours au seul dépôt qui était rue du Helder, n° 9, et qui est maintenant, même rue du Helder, n° 1, au coin du boulevard, chez M^r Sellier-Meslin, à la Mère-de-Famille. Un Prospectus accompagne chaque bouteille, dont l'étiquette porte les lettres initiales du propriétaire : F. R. D. L. On fait des envois dans les départemens et à l'étranger. Les demandes franco.

— Rue des Fossés-Monsieur-le-Prince, N° 49. M^{me} BARTHELEMY, maîtresse couturière. Afin d'assurer de l'ouvrage au grand nombre d'ouvrières qu'elle a occupées jusqu'à ce jour, et de n'être pas forcée d'en renvoyer une partie, surtout à l'entrée de l'hiver, et dans un moment où la classe ouvrière est si malheureuse et dépourvue de tout.

M^{me} Barthelemy s'offre de faire tous les genres de robes pour QUATRE FRANCS DE FAÇON. Elle prie les dames qui voudront bien l'honorer de leur confiance, d'être persuadées qu'elles seront servies avec célérité : et que l'ouvrage sera aussi bien soigné que si elles payaient fort cher la main d'œuvre.

Les événemens ayant depuis quatorze mois, pour ne pas renvoyer d'ouvrières, mis M^{me} Barthelemy dans la nécessité de faire de grands sacrifices, elle veut en faire de nouveaux. Elle espère que les dames qui ont l'habitude de donner à travailler voudront bien prendre en considération le but de sa démarche auprès d'elles, et la seconder dans son entreprise par l'empressement qu'elles mettront à lui envoyer leurs robes à faire.

A ce Numéro est jointe la planche 847.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre: Paris, 9 fr.—Départemens, 9 fr. 50.—Etranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés franc de port.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.